

## LE PACTE DE FAMINE

### I

L'érection d'une statue à Danton a donné lieu à de violents débats sur le véritable caractère de ce sphinx révolutionnaire. La lumière n'est pas faite à ce sujet, et elle ne se fera pas de sitôt ; cependant il est un point qu'on peut considérer comme élucidé. De même que le chevaleresque Barnave, Danton, qui de son vivant était d'Anton, comme Robespierre était de Robespierre, fut condamné pour avoir voulu restaurer la royauté, et, si Mirabeau avait vécu, il aurait certainement subi le même sort. Les trois coryphées de la Révolution, Mirabeau, Robespierre et Danton, n'étaient nullement républicains ; tous trois avaient été à la solde du duc d'Orléans et voulaient tout simplement établir une monarchie parlementaire sur le patron de celle d'Angleterre, dont le monarque aurait été le duc d'Orléans. La chose aurait pu se terminer par un simple changement dynastique dont les exemples abondent dans l'histoire, si le malheureux Louis XVI n'avait été condamné à mort, dès l'année 1786, dans une assemblée d'*illuminés* présidée par le fameux duc de Brunswick, celui-là même qui signa, plus tard, la non moins fameuse proclamation que tout le monde connaît, et perdit volontairement la bataille de Valmy. Inutile de dire qu'un pareil général ne songea jamais sérieusement à délivrer Louis XVI, et si ce malheureux roi mit tant de mollesse à fuir, c'est que, hors de France, il se savait aussi peu en sûreté qu'en France. Sa condamnation lui était connue ;

il n'ignorait pas que les *illuminés* qui l'avaient prononcée n'étaient eux-mêmes que des instruments en partie inconscients, sauf l'Allemand Weisshaupt, qui les dirigeait, et le duc de Brunswick qui, par sa naissance, était le chef du parti guelfe. Or, c'est le parti guelfe qui a condamné et exécuté Louis XVI. En ce moment, il était tout-puissant à la cour d'Autriche; de sorte que la reine Marie-Antoinette condamnée aussi, avec toute la race de son mari, n'avait rien à attendre de sa famille.

Mirabeau, Barnave, Danton et Robespierre furent-ils initiés à tous les secrets de la conjuration antigibeline, dans laquelle ils jouèrent un rôle si discutable et si discuté? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer ou de nier avec les renseignements qui se trouvent actuellement à la disposition d'un simple particulier comme nous, quoique ces renseignements soient déjà assez nombreux pour celui qui sait les déchiffrer. Bien que d'un rang plus élevé, les ducs d'Orléans et de Brunswick n'étaient eux-mêmes que des instruments secondaires, mis en mouvement par un simple Allemand du nom de Weisshaupt, obscur personnage qui n'était lui-même que le porte-voix d'une puissance terrible se révélant au vulgaire sous le nom d'*illuminés*. En dépit de ce que ce mot peut avoir de lumineux, il ne nous apprendrait absolument rien, si, à la veille des événements, n'avait paru un livre qui fit, en 1788, une profonde impression, et qui avait pour titre : *les Jésuites chassés de la franc-maçonnerie*. Or, lorsqu'on l'a lu attentivement, il se trouve que ce titre, en apparence du moins, est complètement faux, puisque ce livre prouve qu'un an avant la prise de la Bastille, les jésuites, au lieu d'avoir été chassés de la franc-maçonnerie, en étaient, au contraire les maîtres tout-puissants et qu'à l'aide de cette boutique à surprise, ils avaient levé une armée de vingt millions d'imbéciles auxquels ils faisaient croire que, dans les hauts grades, on révélait aux adeptes le secret de faire de l'or.

## II

Nous ne sommes ni les amis ni les ennemis des jésuites ou des francs-maçons. Nous nous contentons de transcrire fidèlement ce que nous trouvons écrit dans un livre très connu, publié par un écrivain d'un mérite supérieur, qui signait du pseudonyme de Nicolas de Bonneville, et était lui-même un des adeptes de la franc-maçonnerie, car voici la dédicace de ses singulières révélations :

A la très chère et très respectable Loge de la Réunion des Étrangers, Orient de Paris, cette histoire générale et complète du triomphe de la Maçonnerie est très fraternellement dédiée

PAR NICOLAS DE BONNEVILLE (1).

Orient de Londres, 1788.

Nous avons cherché, parmi les écrivains distingués de cette époque, un personnage qui répondît au nom de Nicolas de Bonneville. Il a existé un chevalier de Bonneville qui fut, en 1754, fondateur du chapitre de Clermont, dont les débris formèrent le conseil des empereurs d'Orient et d'Occident, rite d'*Hérodon* ou de *perfection*, origine du rite écossais; mais ce ne peut être l'auteur des *Jésuites chassés de la franc-maçonnerie*, car il dit qu'il avait été récemment affilié à Londres, et il n'appartenait pas au rite d'*Hérodon*, qu'il combat à outrance. Un autre Bonneville qui a fait partie de la rédaction du journal *la Bouche de fer*, avec l'abbé Fauchet, a été président du Cercle social et associé au club primitif des jacobins; celui-là, qui a beaucoup écrit sur la franc-maçonnerie, appartenait au même parti que Nicolas de Bonneville; mais l'auteur anonyme de *la Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, qui était manifestement un jésuite et le réfute avec un rare savoir, le distingue expressément de l'auteur des *Jésuites chassés de la franc-maçonnerie*.

Nicolas de Bonneville était donc un pseudonyme, mais un

(1) On sait qu'il était médecin, mais aucun dictionnaire biographique n'en parle.

pseudonyme dont l'auteur a lui-même donné la clef dans son livre. Cette clef consiste à remplacer l'initiale de chaque mot par le chiffre du rang que cette lettre occupe dans l'alphabet. Ainsi A = 1, B = 2, C = 3, I ou J = 9, etc.

*Les Jésuites chassés de la franc-maçonnerie* doit donc s'entendre les neuf chassés de la franc-maçonnerie, et Nicolas de Bonneville donne les chiffres 13, 4, 2; ce qui, selon les règles du grimoire, doit se lire : *auteur sicard*, ou : *tue roi sicaire doit*.

C'était faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire avertir le roi qu'un sicaire devait l'assassiner, et en même temps donner le nom d'un ecclésiastique aussi vénérable que courageux, le fameux abbé Sicard, le bienfaiteur des sourds-muets.

Il résulte de l'ensemble du livre que l'auteur était fervent gallican, c'est-à-dire ennemi irréconciliable des jésuites, et si l'on consulte la liste des prêtres qui périrent dans les massacres de septembre, on verra que c'étaient surtout des gallicans.

Du reste, l'abbé Sicard en faisait partie; il ne dut son salut qu'au dévouement d'un horloger nommé Monnot, qui le sauva au péril de ses jours. Le 18 fructidor, il fut encore compris, comme rédacteur des *Annales catholiques*, au nombre des journalistes déportés à Sinnamari; mais cette proscription, injustifiable en apparence, ne put être exécutée, parce qu'elle souleva l'opinion publique, et l'abbé Sicard en fut quitte pour rester caché dans un faubourg jusqu'au 18 brumaire, qui fut une délivrance pour bien des gens. Les *illuminés* ne lui avaient pas pardonné ses courageuses révélations, dont la mollesse de Louis XVI ne sut tirer aucun profit, quoiqu'il soit évident que le livre dont nous parlons ait été écrit exclusivement pour lui.

On sait de quelle façon se sont traités les jésuites et les gallicans pendant les deux siècles qui ont précédé la Révolution. Elle était rien moins que courtoise; aussi ne nous y associerons-nous pas. L'abbé Sicard, ou Nicolas de Bonneville, n'est pas le premier qui ait signalé l'influence des jésuites sur la Révolution, puisqu'il est constant que la plupart

de ses coryphées étaient leurs élèves directs et qu'ils ne firent qu'appliquer les doctrines républicaines contenues dans les auteurs classiques. En tant qu'ordre religieux, les jésuites avaient été supprimés, et par conséquent il est impossible de faire peser sur cet ordre la responsabilité directe de la mort de Louis XVI; mais il n'en est pas de même de celles de Charles Stuart, de Henri IV, Henri III et Henri II, et il est impossible de nier qu'ils aient prêché ouvertement le régicide, pas plus que, dès la fin du seizième siècle, ils n'aient essayé d'établir une république catholique en France, après la mort violente de Henri III.

On ne peut pas nier davantage que tout ce qu'il y a eu de bon dans la Révolution, c'est-à-dire les fameux principes de 1789, y compris les droits de l'homme, doive leur être imputé.

D'après N. de Bonneville, leur devise secrète, au dix-huitième siècle, était : *Peuple amour*. Au commencement du dix-septième siècle, cette même devise était : *Franche plèbe rois, basoche, Dieu quiers gloire*, c'est-à-dire : cherche la gloire de Dieu dans l'affranchissement de la plèbe des rois et de la basoche.

La basoche représentait, dans ce temps-là, toutes les sociétés secrètes qui exploitaient la plèbe, comme le font actuellement les sociétés de même espèce qui pullulent dans l'islamisme (1).

Ce fut même pour combattre et détruire l'influence de ces sectes, et surtout l'organisation aristocratique des corps de métiers, que les jésuites imprimèrent à la franc-maçonnerie, dite *Adonhiramite*, un caractère politique complètement étranger à celle des *Rose Croix*, des *Bons Cousins du chêne*, et autres sociétés savantes, n'ayant d'autre but que de cultiver la science à leur profit en gardant la lumière sous le boisseau.

Ils firent, au contraire, de la franc-maçonnerie le plus redoutable des instruments de propagande politique, en en-

(1) La Camorra napolitaine et la Maffia sicilienne sont le type de ce genre de sectes.

régimentant, sous les ordres d'un état-major secret excessivement restreint, vingt millions de soldats aveugles, avec lesquels ils culbutèrent ce qu'on appelle vulgairement l'*ancien régime*.

On sait que, dans le cours de son existence, l'ordre eut souvent maille à partir avec la papauté, qui le désavoua plus d'une fois et finit par le supprimer. Cependant, à de rares exceptions près, les souverains pontifes ont toujours été guelfes et toujours appuyé l'émancipation des classes populaires dans de justes limites, en désavouant formellement, toutefois, les ecclésiastiques qui mettaient trop ouvertement le spirituel au service du temporel, comme l'a fait tout dernièrement, à New-York, le docteur Mac-Glynn. Aussi la victoire des jésuites sur l'ancien régime fut-elle une victoire posthume.

L'ordre a été rétabli depuis, mais il n'a plus certainement le même but, et il ne se sert plus des mêmes moyens, puisqu'il est aujourd'hui l'irréconciliable ennemi de cette même franc-maçonnerie dont les premiers jésuites furent les organisateurs.

Il arriva, en effet, ce qui arrive toujours avec les sociétés secrètes, quel que soit le but des états-majors secrets qui ont la prétention de les diriger. On l'a vu tout récemment en Amérique, à propos des *ku-klux-klan*. La vile multitude, qui grouille dans les grades inférieurs et n'est initiée à aucun secret, finit par ne plus obéir à des supérieurs inconnus, pour se livrer uniquement à ses instincts sauvages et brutaux, alors que la savante organisation à laquelle on l'a soumise rend son choc aussi irrésistible que celui d'un fleuve dont les digues ont été rompues.

Ce ne fut pas le peuple qui guillotina Louis XVI, bien loin de là. Ce ne fut pas lui non plus qui fit les massacres de septembre. On ajustement reproché à Danton de les avoir laissés faire; mais, si Danton avait été porté au pouvoir en ce moment, c'était précisément parce qu'il était lié par un serment qui ne lui permettait pas de les empêcher. Il en fut de même de Lavoisier, que son ami Carnot laissa exécuter sans essayer

de le sauver, parce que, comme tous les fermiers généraux, il avait trempé dans le pacte de famine. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, comme nous le démontrerons plus loin, que les victimes des massacres de septembre ne fussent que des agneaux ; tous ceux qui y périrent avaient été condamnés depuis longtemps, à cause de la part qu'eux ou leurs familles avaient prise au susdit pacte, et, si leur parti avait triomphé, la répression aurait été certainement aussi atroce que le fut la rébellion. Personne ne saurait le contester, puisqu'on en a eu un exemple dans la Terreur blanche de 1814. Il faut en être bien convaincu, lorsqu'on veut conserver une impartialité indispensable à quiconque veut porter un peu de lumière dans les sanglantes ténèbres d'une époque heureusement si loin de nous. Aussi, lorsque le chevaleresque Barnave s'écriait : *Ce sang était-il donc si pur ?* il avait le droit de le dire, lui dont la mère et les sœurs avaient été mises à la porte de leur loge du théâtre de Grenoble, sur l'ordre d'un gouverneur qui avait deux dames de la cour à placer. Si l'on songe que Barnave était fils de gentilhomme, que son frère était officier dans l'armée royale, après avoir fait les preuves de noblesse exigées par l'ordonnance de 1781, l'on peut se faire une idée des haines, malheureusement trop justifiées, qu'avait provoquées, de gaieté de cœur, une noblesse de cour complice tout entière du pacte de famine.

Aussi, tous ceux qui s'y trouvaient compromis étaient-ils voués à une extermination sans merci, qui s'étendait à leur race tout entière, à commencer par la famille royale. Cette condamnation était connue de tous ceux qui occupaient une certaine situation dans une des sectes secrètes de l'époque, car la franc-maçonnerie était loin d'être la seule, et, d'ailleurs, elle se divisait en deux branches qui, tout en se gardant le secret maçonnique, ne demandaient qu'à s'exterminer réciproquement.

Celle qui fit les massacres de septembre et guillotina le roi était le rite écossais, ou solaire, associé au rite des Templiers ou Grand Orient également solaire ; celle qui fut massacrée était le rite lunaire. Cette distinction résulte formellement du

témoignage de N. de Bonneville, et la date de son livre lui donne une valeur certaine.

Le rite écossais, dirigé ou non par les jésuites, mais, à coup sûr, par les chefs secrets du parti guelfe, s'était servi de l'organisation maçonnique pour enrégimenter ces vingt millions d'adeptes cités, à plusieurs reprises, par Bonneville, ce qui comprenait nécessairement toute la petite bourgeoisie de l'Europe.

Or, aujourd'hui que sa population a doublé, que celle de l'Amérique s'est augmentée de près de 100 millions d'habitants dont presque tous ceux qui ont reçu une instruction primaire sont affiliés à la franc-maçonnerie, il est à remarquer que cette association ne compte plus, d'après ses propres statistiques, que dix-sept millions d'adeptes, ce qui est une véritable décadence.

Cette décadence est plus sensible en France que partout ailleurs, parce que l'Église ne lui accorde plus de tolérance, comme au siècle dernier où elle était bondée de prêtres, et qu'en se proclamant athée elle n'a plus conservé de la maçonnerie véritable que le nom. De sorte qu'elle n'est plus qu'une association électorale, non reconnue par la véritable franc-maçonnerie, ce qui lui ôte toute influence internationale.

En 1789, tout Français non illettré, et particulièrement tout ouvrier, faisait partie d'une des deux branches solaire ou lunaire; mais cette dernière, très fermée, n'admettait guère que ce qui se rattachait à l'aristocratie de naissance ou à la noblesse personnelle de corporation, de sorte que la première avait pour elle la force irrésistible du nombre.

Entre ces frères ennemis, il y avait cependant un lien commun, celui de la langue secrète dont ils se servaient également, de sorte qu'ils conspiraient mutuellement à ciel ouvert. Les proscrits connaissaient donc le sort qui les attendait, et Cazotte, dans une soirée devenue célèbre, put le révéler à tous ceux qui s'y trouvaient.

Telles sont les raisons pour lesquelles N. de Bonneville a publié, avec l'aide de N. Ransonnette, graveur ordinaire du comte de Provence, et par ses ordres, la copie exacte de la



condamnation de Louis XVI, par le collège archigaulois réuni, paraît-il, dans les bâtiments du collège de Clermont, qui avait appartenu aux jésuites.

Voici la reproduction de cette pièce en langue vulgaire :

« La loge de perfection où le colon égale le baron, a voté que, pour peine de dol envers le peuple, le César gaulois doit mourir sur l'échafaud, par le vouloir de Dieu dont il nie la loi.

« La Société parisienne de la juste loi, arcane d'Hérodon, requiert de l'amour du peuple de l'aider à appliquer à l'indigne Louis une peine reconnue juste par la loi.

« Weisshaupt sollicite les Gaulois de s'attrouper en insurrection contre le tyran des Gaules, le roi qui renie la loi de la race de Belenus, le seigneur qui refuse de partager le sol de la couronne pour qu'il se travaille en champ.

« Le collège archigaulois, auquel la couronne refuse le rachat du sol, demande aux sceptres Kadoch, sang liés au collège d'Hérodon, de répondre à la Gaule s'il est juste qu'un fils des Cattes meure le chef arraché des épaules, ayant renié la rubrique du pacte de Reims, *de rure bosco*.

« La chambre des jurés de la Basoche appelle les suppôts du chêne pour l'aider à mettre à mort Louis Capet le Ione. »

Rien n'indiquerait dans cette pièce une connivence directe des jésuites, s'il n'était notoire que Weisshaupt était leur affidé. Il est probable qu'elle remonte au mois de février 1785 où se tint un convent de l'ordre d'Hérodon, à Paris. La demande que le collège archigaulois adresse aux collèges des sceptres Kadosch liés par le sang à Hérodon, reçut sa réponse l'année suivante au convent de Francfort, où se rendirent M. de Raymond, inspecteur des postes, M. Maire de Bouligney, président au tribunal de Besançon, et M. Bourgon, médecin, professeur à l'Université.

Il résulte de nombreux témoignages que tous trois racontèrent toute leur vie, sans varier, qu'à ce convent, qui fut présidé par le duc Ferdinand de Brunswick, fut prononcée la double condamnation de Louis XVI et de Gustave III, roi de Suède.

D'après les renseignements les plus dignes de foi, les templiers dominaient au Grand Orient français, et les jésuites dans l'ordre écossais qui avait toujours été rempli de jacobites. Le marquis de Saint-Martin représentait les premiers, Weisshaupt les seconds; mais il n'y eut pas entre eux de dissentiment, car le duc de Brunswick était grand maître des chevaliers du Christ, du Temple, de Salomon et du Saint-Sépulcre établis à Lyon par Saint-Martin, en 1782; il n'aurait pas accepté la présidence d'un convent dont on connaissait d'avance le résultat, s'il n'eût été décidé comme les autres à condamner les rois de Suède et de France.

Ces deux condamnations sont donc historiques; aussi, à l'ouverture des états généraux, Mirabeau s'écria, à l'apparition du roi : « Voilà la victime. »

Était-il si victime? Nous avons vu qu'on lui reprochait, dans la pièce que nous avons traduite, d'avoir manqué à la rubrique *de rure bosco* du pacte de Reims, d'avoir refusé de partager le sol de la couronne pour le mettre en culture, d'avoir refusé le rachat de ce sol par l'archicollège de la nation, et d'avoir renié la loi de Dieu. Qu'y avait-il de vrai dans ces trois accusations? C'est ce que nous verrons plus loin. Commençons par expliquer ce que c'était que la Basoche et les Iones.

### III

Pour la *Basoche*, rien de plus simple. Basouk, en phénicien, signifie *dans le tabernacle*, ou initié. C'était le nom commun de toutes les anciennes sociétés secrètes. Le *chêne* représente la race druidique ou le peuple autochtone. Pourquoi Louis XVI est-il qualifié de *Ione* ou Oën? C'est une question qui ne nous a pas coûté peu de recherches pour arriver à la résoudre, car ce mot s'écrit indifféremment *jaune*, *génie*, *gain*, *jeune*, *ouen*, *oën*, etc.; mais la véritable orthographe est *Ione*, ou *Ionien*, et sa signification est *violet*, du grec *Ion*, *violette*. C'était la couleur spéciale de la dynastie capétienne, celle que portaient ses hérauts d'armes au sacre. Les deux premières dynasties qui ont régné sur la France appartenaient à

la race des Cattes Wallons ; la troisième appartenait aussi à la race Catte, mais à une branche plus ancienne dans les Gaules, celle des Belenides, ou Polignacs, de Beaune en Bourgogne. Belenus, l'Apollon celte, était représenté par un poulain *bai*, ou *bayle*, qui figure sur les médailles de Vercingétorix et de tous les chefs celtes des Gaules ou de la Bretagne appartenant à cette race. En anglais moderne, il se nomme *Billing*, et a laissé son nom à une des portes de Londres, la *Billing's-gate*. En français gothique, il est devenu *Boulogne*. Les Belenides étaient des *Ioniens*, c'est-à-dire des descendants de la vache Io, dont les fils avaient conquis l'Égypte sous le nom de *Khaites* ou chevelus. Chez les Goths, les Burgondes et les Francs, aussi bien que chez les Gaulois, ils formaient une caste noble héréditaire, de langue et de liturgie grecques, servie par des castes serviles germaniques (1).

Tout individu de sang *ione* ou violet avait donc des prétentions à une origine divine et méprisait profondément le vulgaire sang *bleu* des castes inférieures.

Depuis longtemps, en France, les distinctions d'origine s'étaient effacées dans la vie vulgaire, mais elles étaient soigneusement maintenues dans les sectes secrètes et y entretenaient des haines invétérées, comme celles des compagnonnages ouvriers.

Le sang *bleu* était cependant tout aussi ancien que celui des *Iones* ; c'était celui des colons amorrhéens qui étaient venus de Palestine par mer et adoraient le dieu *Belus* ou le cœur. Primi-

(1) Le savant jésuite qui a réfuté le livre de Nicolas de Bonneville, dans *la Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, assimile Ione au prophète Jouas, et celui-ci au dieu chaldéen *Oannès* ou *Oën*, que les Phéniciens nommaient aussi le poisson *Phamalothe* (ouverture cachée). *Oën* ou *Aun* est le principe négatif. *Ionas* signifie « violet », en phénicien comme en grec. Les capétiens étaient donc de la race de *Ione*, d'*Oën* ou *Énée*, car ce dernier personnage représentait comme lui le principe lunaire et féminin. César s'était déjà réclamé de cette parenté pour abattre le parti solaire des Quirites qui s'était perpétué dans les sectes solaires de la Basoche, et que les jésuites s'étaient promis de faire triompher par la prédominance qu'ils accordaient dans leurs collègues à la littérature républicaine de Rome et d'Athènes.

tivement, ils étaient gens de métier, surtout maçons, tandis que les *Iones* étaient cavaliers. Les premiers habitaient les villes murées, les seconds les châteaux. Ils furent d'abord sur le pied de la plus parfaite égalité, mais le métier des armes, favorisé par les rois, finit par prendre le pas sur les professions pacifiques. Les *Bleus* étaient maîtres de leurs villes murées, quelquefois de leur banlieue : ils avaient le monopole de toutes les professions lucratives, mais ils étaient à la discrétion des *Iones*, propriétaires des campagnes pour les denrées nécessaires à la vie, telles que pain, boisson et viande.

Les *Iones* vivaient assez chichement de terres déplorablement mal cultivées. Ils levaient sur les marchandises des droits de péage qui leur rapportaient un peu plus, mais dégénéraient trop souvent en brigandage.

Les *Bleus* auraient voulu s'affranchir de ces rançons continues en achetant la terre des *Iones*, malheureusement, outre que ceux-ci s'y refusaient, la terre était partagée en fiefs ou lots d'une contenance fixée à perpétuité qui ne pouvait pas se morceler. Tel est le système encore existant en Angleterre, que l'on tourne par des baux emphytéotiques. On usait aussi largement en France de l'emphytéose, mais la bourgeoisie, presque complètement émancipée par Louis XIV, trouvait ce compromis insuffisant.

Depuis l'avènement des Capétiens, la royauté avait, sauf de rares exceptions, toujours marché avec les *Bleus*. Quoique *Ione* elle-même d'origine, elle s'appuyait sur les bonnes villes murées pour se défendre des châteaux. Il y eut cependant des moments de réaction, notamment sous Philippe-le-Bel ; ainsi ce prince supprima violemment l'ordre des templiers dont la puissance et surtout les tendances lui portaient ombrage.

La destinée des templiers et celle des jésuites ont tant de points communs qu'on n'a pas pu s'empêcher de les comparer et de soupçonner entre eux une filiation qui existe réellement.

Quoique l'ordre du temple ait été fondé par un gentilhomme bourguignon, il s'est réellement organisé dans le

patriarcat grec de Jérusalem, dont il adopta les doctrines semi-pélagiennes.

En effet, d'après un recueil maçonnique de 1787, les constitutions originales de l'ordre solaire se trouvent chez les moines grecs schismatiques de Jérusalem, qui officient sur l'emplacement du Temple construit par Constantin. « Un respectable missionnaire, aussi éclairé que bon maçon, dit l'auteur, m'a assuré les avoir lues en 1751, pendant quatre jours qu'il passa chez ces religieux. Une preuve certaine de l'existence ancienne de ces frères, c'est qu'en 1698, lorsqu'il fut question de rebâtir le dôme du temple qui se trouvait alors endommagé, ils prouvèrent, par des certificats très anciens, qu'ils avaient seuls le droit de rebâtir les édifices sacrés; aussi l'entreprirent-ils à leurs dépens, ce qui causa de grandes difficultés (*Cultes religieux*, par Jovet, t. I et II).

Un franc-maçon grec qui a longtemps habité chez ces moines, nous a confirmé l'exactitude de cette citation. Tout le monde sait d'ailleurs que c'est de Jérusalem que vient le style ogival, usité à Chypre trois siècles au moins avant d'être rapporté en Occident par les compagnies franches de maçons qui ont construit toutes les églises d'Orient.

C'était chez ces moines que les templiers avaient puisé leurs doctrines sur le libre arbitre, qui détruisaient le dogme de la chute, et par conséquent celui de la rédemption. On les accusait d'avoir acquis d'immenses richesses, mais ces richesses, ils les devaient à l'exploitation judicieuse de leurs vastes domaines. Ils étaient divisés en trois classes, chevaliers, clercs et colons, et ils accordaient à ces derniers une liberté et une protection qui les mettaient presque sur le même pied que les deux autres castes. Ils en étaient récompensés par leur industrie; mais Philippe le Bel trouvait cette liberté du plus mauvais exemple pour ses serfs et ceux des *Iones*. Ce fut la véritable cause de la suppression de l'ordre.

Cependant à la demande du roi de Portugal, Denis, il fut maintenu, ou, si on le préfère, réorganisé dans ses États sous le nom d'ordre du Christ. Cet ordre, héritier de toutes les tra-

ditions des templiers, devint, grâce à l'initiative d'un de ses grands maîtres, l'infant don Henrique, une école de navigation qui découvrit le cap de Bonne-Espérance et le nouveau monde; mais c'était en même temps un foyer de libéralisme qui porta ombrage au roi absolutiste et bigot Jean III, digne émule de Philippe II, son contemporain.

L'ordre du Christ, désorganisé par lui, fut immédiatement remplacé par celui des jésuites, fondé, comme celui du temple, par un gentilhomme; il prit cependant, dès sa naissance, une attitude éminemment hostile à la noblesse de race, et ne se recruta guère que dans la bourgeoisie.

Les tendances de son véritable organisateur, le célèbre Molina, étaient absolument les mêmes que celles des templiers. Quoique né en Espagne en 1535, il fit ses études à l'Université portugaise de Coïmbre, sous l'influence des idées qui prévalaient dans l'ordre du Christ. Son livre, *De concordia gratiae et liberi arbitrii*, penchait tellement en faveur de ce dernier, qu'il détruisait le dogme de la rédemption, et aboutissait au pélagianisme. Il fut violemment attaqué par les dominicains qui, naturellement, tombaient dans l'excès contraire et niaient toute liberté. Le pape Clément VIII prit le seul parti possible en pareil cas, il imposa silence aux deux parties, parce que des deux côtés la discussion conduisait à l'absurde. Les jésuites tant qu'ils ont vécu, n'en sont pas moins restés molinistes, et leurs doctrines théoriques sur la liberté devaient nécessairement les pousser à les mettre en pratique. Aussi, en dépit des sarcasmes de Pascal, ont-ils été les apôtres de toutes les libertés et particulièrement de la liberté de conscience. Le rôle qu'ils ont joué en Chine et en Amérique ne permet pas de le mettre en doute. S'ils ont exercé sur la franc-maçonnerie moderne l'influence que leur attribue N. de Bonneville, c'est l'ordre d'Hérodon qui a modelé à son image la constitution des États-Unis, c'est-à-dire la première qui ait reconnu pleinement la liberté des cultes, et cette idée était tellement étrangère au protestantisme, que ce fut le jésuite White qui la proclama au Maryland en 1634, c'est-à-dire à une époque où le catholicisme était durement réprimé

par tous les États protestants de l'Europe et par tous ceux de l'Amérique.

Que les jésuites aient confondu trop souvent la liberté et la démocratie, ou en d'autres termes qu'ils aient été trop enclins à la sacrifier à l'égalité, et que leur fraternité se soit plus d'une fois résumée dans la fameuse formule des jacobins : « Soyons frères, ou je t'assomme », c'est une autre question. Le jacobinisme n'est, en effet, qu'un fort peu attrayant bâtard du jésuitisme ; il en a gardé les défauts sans les qualités.

Aujourd'hui, le jacobinisme tend à s'altérer, il a renoncé à citer à tout propos Cassius et Brutus que les premiers jacobins avaient appris à considérer, pour le moins, comme des demi-dieux, dans les collèges des jésuites. Malgré cela, les fils de Loyola ont laissé leur empreinte ineffaçable sur la maçonnerie latine tout entière, et cette empreinte s'est manifestée bien avant l'époque fixée par N. de Bonneville, car le portrait du jésuite franc-maçon se trouve déjà peint de main de maître dans le cinquième livre de Pantagruel.

D'abord, il est signé NATURE QVITE, anagramme de *nuît ré Equate*, Hékate qui rayonne dans la nuit. C'était l'emblème de Diane de Poitiers qui avait la passion de l'astronomie. Celui des jésuites était NTR, leur quatrième grade, qui signifie rayonner dans la nuit. C'était le soleil aux antipodes, ou *Mithra*, qui avait cela de commun avec Hékate. Quant au reste de ce violent pamphlet, Diane, par sa naissance, ses richesses, le rang qu'elle occupait dans le parti lunaire, était seule en état de le publier. Elle était, en effet, grande maîtresse de la secte delphienne, connue plus tard sous le nom d'*Adelphes* ou de *Carbonari*, qui était en rivalité perpétuelle avec la secte solaire d'Hérodon connue aujourd'hui sous le nom de *Rite écossais*, mais véritablement originaire des Ardennes, dont elle a conservé le nom, celui de la déesse druidique Arduina ou le héron, qui correspondait à la Minerve latine et signifie la mère du jugement. Les Delphiens, originaires des Dauphinés d'Auvergne et de Bourgogne, étaient l'ordre ionique par excellence. Généralement, ils s'occupaient exclusivement de science et se contentaient d'être un état-major sans troupes. Mais à plusieurs

reprises, il leur est arrivé aussi de recruter des armées populaires de sectaires, notamment au commencement de ce siècle où la charbonnerie a commencé cette longue campagne conduite en dernier lieu par Mazzini, qui a abouti pour nous à Sedan et, pour la papauté, à la perte de son pouvoir temporel, ce qui n'est qu'une étape pour rétablir à Rome le trône des Césars, fils d'Énée.

Quand les carbonari ont atteint leur but, ils licencient leurs troupes ; mais en 1793 ces troupes ne se laissèrent pas licencier et restèrent maîtresses de la situation. C'étaient ces hideux sans-culottes qui noyèrent les droits de l'homme dans le sang, et ils étaient à la solde du parti lunaire, comme les septembriseurs à celle du parti solaire ; mais ils n'obéissaient plus qu'à leur férocité.

Ce n'était pas la première fois que cette déviation se produisait dans les sociétés secrètes. Il en avait été de même des tertiaires de Saint-François, d'où sortit la dangereuse secte des spiritualistes, qui furent traqués comme des bêtes fauves par la cour pontificale d'Avignon.

#### IV

Molina, lorsqu'il organisa l'armée populaire d'Hérodon pour combattre l'aristocratie huguenote des Delphiens, avait donc sous les yeux des précédents historiques, puisque les tertiaires avaient aidé Cola de Rienzi et Jeanne d'Arc à accomplir la mission démocratique qu'il se proposait de continuer.

De l'aveu de tous les contemporains, c'est bien lui qu'a peint Diane de Poitiers dans le personnage du frère Fredon (foi Hérodon) qu'elle habille en *brûleur de maison* (*feu ard maison*). Elle l'affuble d'une *carrelure de ventre*, c'est-à-dire d'un tablier maçonnique « parce que les carrelures de ventre étaient en grande réputation chez eux ». Le frère Fredon portait encore des souliers en forme de *roue*, avec une *boule* sur le *pied*, ce qui est une façon hiéroglyphique d'écrire ce mot de *république* dont les jésuites, dans leurs collèges, faisaient plus qu'une demi-déesse. Nous passons sur le reste de l'uniforme ou *devise* de cet étrange personnage qui a inspiré



un chapitre si rabelaisien à une grande dame. Il nous suffit d'avoir montré que les tendances démocratiques et républicaines des jésuites s'affirmèrent dès leur apparition, et qu'en 1565 ils étaient déjà considérés comme les inspirateurs des porteurs de *carrelures de ventre* qui massacrèrent les *Iones* à la Saint-Barthélemy. Car ceux-ci, les Bourbons en tête, s'étaient presque tous faits huguenots. Les théories absolutistes et fatalistes de Calvin étaient les leurs ; ceux qui ne les professaient pas publiquement s'y associaient en secret, comme Diane de Poitiers et le connétable de Montmorency. Aussi les jésuites furent-ils leurs ennemis irréconciliables.

Nés en Espagne en 1490, à Sagonte, les adonhiramites furent transportés en Écosse par Marie Stuart et y établirent leur métropole avec leur *loge de perfection*, sans que le protestantisme semble les avoir gênés en quoi que ce fût, car de même que les templiers admettaient les schismatiques, même les musulmans, les jésuites ont toujours ouvert leur porte à tout le monde. Ils réservaient leur haine pour le parti *tory*, et ce fut du septième collège de leur métropole d'Hérodon que sortit la condamnation à mort de Charles I<sup>er</sup>, aussi bien que celle de Louis XVI. C'est ce que prouve N. de Bonneville.

Ennemis jurés des dominicains et, par conséquent, de l'inquisition, les jésuites furent à peine tolérés en Espagne par Philippe II, à cause de la liberté qu'ils professaient en matière de foi. Ils eurent des ennemis politiques, mais ils ne tremperent jamais dans les persécutions religieuses, et s'ils firent une guerre acharnée aux privilèges exorbitants concédés aux huguenots par l'édit de Nantes, ils leur accordaient le droit de croire ce que bon leur semblait. Si on nous objectait les dragonnades, nous répondrions que ce fut une persécution politique et non religieuse. Les ministres huguenots furent expulsés par Louis XIV, comme ayant trempé dans la fameuse affaire des poisons qui avait détruit toute sa descendance. On sait qu'il dut arrêter la procédure, parce que les plus grands noms de sa cour s'y trouvaient compromis. Les ministres huguenots payèrent pour la faction entière des *Iones* et l'on pendit sans miséricorde ceux qui ne s'exilèrent pas ou essayèrent de

rentrer, mais pendant ce temps, les luthériens et les juifs jouissaient de la liberté de conscience la plus absolue, à une époque où les protestants donnaient partout l'exemple de la plus féroce intolérance.

Le règne de Louis XIV fut l'apogée de l'influence des jésuites qui assirent sur des bases inébranlables la prédominance de la bourgeoisie. Ce fut sous ce règne que les maçons adonhiramites commencèrent à se montrer au grand jour, et que leur nom bizarre arriva aux oreilles du vulgaire. Il était difficile, d'ailleurs, qu'il en fût autrement à cause des masses de recrues qui s'enrôlaient dans leurs rangs. Dès le principe, le but avoué de cette vingtaine de millions d'adeptes fut de faire rentrer toutes les terres dans la masse commune, aussi bien celles de l'Église que celles de la noblesse, et d'accorder le droit de propriété à qui pourrait le payer. C'était préparer le triomphe de la classe d'argent, qui nous tyrannise aujourd'hui. Les jésuites ne l'ignoraient pas, car bourgeoisie et argent n'ont jamais fait qu'un. Ils étaient pour l'argent contre la terre.

Au moment où ils étaient déjà maîtres de toutes les situations, Louis XV commença à concevoir des craintes inopportunes. Bien que les jésuites prêchassent à leurs élèves cette singulière idolâtrie de la république romaine qui a élevé, chez nous, une simple forme de gouvernement à la hauteur d'une divinité, personne ne la croyait si proche. Tout ce que la cour redoutait, était une limitation des pouvoirs royaux qui tarirait la plupart des sources de revenus dont vivaient les malheureux Iones, depuis que Louis XIV en avait fait une domesticité titrée. Le sang de ces nobles dégénérés n'était pas des plus violets; on se ruinait vite à la cour, et une famille titrée ne pouvait s'y maintenir que par les aumônes royales, ou qu'en fumant un écusson dédoré avec la dot d'une fille de maltôtier. Les vastes propriétés de ces courtisans étaient toujours grevées d'hypothèques et changeaient souvent de maître mais sans changer de destination. Si elles étaient acquises par un roturier, c'était une somme de plus à verser pour être investi du titre qui y était attaché, et il entrait alors

de plein pied dans la classe des *Iones*, dont il épousait tous les préjugés. Pendant ce temps, le peuple et la bourgeoisie manquaient de terres, et on leur faisait payer le pain ce qu'on voulait ; de sorte que, jusque bien après la Révolution, la famine fut endémique en France.

C'était cet ordre de choses pourri que les jésuites s'étaient promis de faire sauter à l'aide de la franc-maçonnerie adonhiramite. S'il faut en croire N. de Bonneville, Cromwell s'était déjà servi d'eux pour supprimer ses rivaux, puis il les avait accablés de tout son pouvoir. La même mésaventure devait leur arriver en France un siècle et demi plus tard, car ils se trouvèrent avoir travaillé pour Bonaparte, simple maître de l'ordre d'Hérodon, qui sut utiliser la maçonnerie à son profit ; mais les jésuites durent s'en consoler, car l'édifice napoléonien, sans leur faire toute la part à laquelle ils croyaient avoir droit, était cependant l'application de leurs principes, moins complète cependant que dans la constitution américaine, qui peut en être considérée comme le *nec plus ultra*.

La restauration des Stuarts fut, en Angleterre, le règne des jésuites ; mais ils subirent un échec irréparable par la chute de Jacques II qui voulait aller trop vite. Il faut qu'après cette chute la franc-maçonnerie anglaise soit restée jacobite quand même, c'est-à-dire sous la direction des jésuites, puisqu'elle fut prosignée en 1718. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à la même époque elle fut aussi, pour la première fois, inquiétée en France par la police. Si les huguenots avaient été expulsés, les jansénistes étaient restés, et la cour inclinait visiblement du côté de ces demi-huguenots.

Ce fut, paraît-il, le moment où l'on multiplia les loges, de façon à y englober le chiffre fabuleux de 20 millions d'adeptes.

En 1723, on publia le premier livre des constitutions maçonniques qui ait été livré aux profanes. Qui le croirait aujourd'hui ? il y est dit, à la page 54, « que tout maçon doit être de religion catholique ; mais, ajoute l'auteur, cette catholicité jésuitique est loin de ressembler au catholicisme des chrétiens, puisque les Anglais anticatholiques sont les maçons les plus zélés, à moins qu'on ne soupçonne les plus grands

hommes de l'Angleterre de n'avoir pas su lire ce qui était écrit expressément au livre *public* des constitutions de la maçonnerie ».

« Être catholique, dit-il ailleurs, c'était, selon les jésuites, se soumettre à leur général auquel ils donnaient le titre de *roi des rois*, et leur plan était de soumettre tous les rois à ce général, l'unique représentant de Dieu.

« Avant la publication de ses constitutions, la maçonnerie existait en sa force en France, au sein du collège de Clermont, à Paris; mais personne, à l'exception des initiés, n'en soupçonnait l'existence. Après l'avoir annoncée en Angleterre par le livre des constitutions, les jésuites laissèrent s'écouler deux ans, et lord Derwentwater fit semblant de l'apporter en France pour la première fois. Ce fut, en effet, la première fois qu'elle y fut connue *publiquement*. Après ce grand œuvre, lord Derwentwater, partisan du prétendant, fut publiquement décollé, à Londres, pour crime de haute trahison. »

On ne saurait trop insister sur la netteté et la sûreté des renseignements fournis par N. de Bonneville sur les origines si obscures de notre Révolution. Lord Derwentwater était un jacobite; il en était de même à coup sûr du prétendant qui, à son retour de Culloden, en 1747, institua à Arras une loge du rite écossais dont le vénérable fut le père de Robespierre, appartenant lui-même à une famille catholique irlandaise bannie sous le règne de la reine Élisabeth. Maximilien avait été élevé par le clergé, et il s'est toujours montré animé des plus ardents sentiments religieux, bien que l'athéisme qui commençait à déborder de toute part l'œuvre de la franc-maçonnerie primitive le forçât déjà à les défigurer. Si Robespierre avait vécu et triomphé, il serait mort muni de tous les sacrements de l'Église. C'est ce qui ne peut faire l'ombre d'un doute, pour quiconque se donne la peine de le lire. Son père avait été l'agent des Stuarts; il ne pouvait pas être autre chose lui-même, et ce sont les agents des Stuarts qui ont guillotiné Louis XVI. Pourquoi? C'est là que gît le mystère. Cependant, on peut assurer que ce fut surtout à cause du pacte de famine.

## V

Louis XV qui l'avait conclu, l'avait déjà payé de sa vie, car lorsqu'on lit les détails de sa mort, on reste convaincu qu'il a été bel et bien assassiné de la même façon que François I<sup>er</sup>.

On sait que le roi chevalier faillit périr victime de la vengeance de l'avocat Féron qui lui communiqua la variole noire. Il ne survécut qu'à force de soins. Avec la complicité d'un valet de chambre, on communiqua à Louis XV cette même variole noire ; il en fut très mal soigné et en mourut.

Louis XVI n'aurait pas non plus échappé au poignard des sicaires, s'il ne semblait avoir préféré mourir sur l'échafaud pour avoir du moins la consolation d'entraîner ses ennemis dans sa chute. Il n'était peut-être pas aussi mouton qu'on le dit (1). S'il avait réussi à fuir, et cela ne tint qu'à lui, les d'Orléans seraient immédiatement montés sur le trône auquel ils étaient appelés par la franc-maçonnerie et les jésuites, tandis que Louis XVI, en les mettant dans la nécessité d'exécuter juridiquement, sur un échafaud, l'arrêt prononcé contre lui par les *illuminés*, à la requête de Weisshaupt, mit en un tel désarroi tous les plans des jésuites, que cette franc-maçonnerie dont ils avaient fait l'instrument de leur puissance fut complètement perdue pour eux. Jusque-là, elle avait été leur navire de prédilection, celui qui portait leur César et leur fortune ; car c'était à César qu'on comparait Ignace de Loyola, ce saint qui, selon Voltaire, était monté au Paradis dans son carrosse à quatre chevaux. Ce navire, l'athéisme s'en empara. Ce sont, aujourd'hui, des libres penseurs qui se parent des précieuses *carrelures de ventre* de Louis Molina. Quoique ce ne soit pas précisément un emblème de libre penseur, peu leur importe, pourvu que ce soit du galon, le grand fétiche de toute démocratie, après l'argent.

C'est donc cette tête tranchée de Louis XVI qui, de même

(1) Il est à peu près certain qu'après sa condamnation à mort, la Convention lui fit proposer un plan de fuite dont la condition était son abdication, et qu'il le repoussa énergiquement.

qu'une nouvelle Méduse, a chassé définitivement les jésuites de la franc-maçonnerie, sans espoir de retour.

Cette solution n'était pas celle que prévoyait l'auteur, car voici comment il s'exprimait sur le grand cataclysme qu'il annonçait trois ans à l'avance :

« La tyrannie aura beau épaissir les ténèbres de l'ignorance dont elle nous a enveloppés, de temps en temps quelques explosions de lumière éclairent les nuages impurs. Elles annoncent au méchant que la foudre s'amasse quelque part pour en faire un grand exemple. La *terre émue* sortira du sommeil léthargique où elle est plongée, et comme un taureau endormi, que souillaient déjà de leur poison les reptiles qui le croyaient mort, elle secouera ses vieux ossements et jettera je ne sais où les insectes qui la déshonorent. » (*Lettre de N. de B. à M. le marquis de Condorcet, Londres, 1786.*)

Qu'était-ce que ce taureau dont la description rappelle celui de Mithra, rongé par des serpents et par des crabes ? N. de Bonneville était évidemment un janséniste affilié à la secte des *fendeurs* ou *anatomistes*, héritiers des doctrines des druides et de l'école de Médée. Cette secte, qui comprenait toute l'aristocratie de naissance et d'intelligence, avait pour emblème le taureau maître de la terre ; aussi la nommait-on *tory* en Angleterre. Les jésuites étaient depuis deux siècles l'âme du parti *whig*. Ce mot veut dire *perruque*, et Louis XIV qui l'avait fait prévaloir sous son règne, avait mis la perruque à la mode. Mais perruque est pour *paroique* ou paroisse ; les *whigs* étaient les gens des paroisses habitant auprès de la tour du *Ione* qui détenait la terre et refusait de la partager avec eux, même pour de l'argent. Le torysme était déjà bien malade en France, si malade qu'on le considérait comme mort. Cependant si Louis XVI ne s'était pas aliéné l'armée par la fatale ordonnance de 1781, il aurait pu encore lutter. Mais ses ennemis, en multipliant les francs-maçons d'Adonhiram au point d'en porter le nombre à 20 millions, avaient enchevêtré les esprits les plus droits dans un dédale de serments qui liaient les bras à tous ceux auxquels le roi aurait pu demander aide et protection.

La franc-maçonnerie, avec ses grades multipliés, était, en

effet, un véritable piège tendu à tout individu de quelque intelligence. L'auteur en explique admirablement le mécanisme. A chaque grade, on promettait au candidat la révélation d'un secret ; mais auparavant on commençait par lui faire prêter un serment qui l'engageait sans que l'ordre fût lié vis-à-vis de lui. « On passait successivement par les quatre grades, aux quatre réceptions, et l'on sortait du temple en *aveugle*, comme on y était entré ; seulement le veau d'or qu'ils faisaient *encenser*, *vénérer* et *canonner*, ne se trouvait plus qu'un *chiche hère*, un dieu sans dorure, un *veau désargenté* qu'on jetait au rebut. » (II<sup>e</sup> partie, p. 78.)

« Si l'on révélait entièrement notre histoire secrète, donnée au plus haut grade de la F. M., rien ne serait trahi ; on n'aurait que l'enveloppe impénétrable de nos mystères. » (II<sup>e</sup> partie, p. 139.)

RIEN ! tel est, en effet, le secret, bien connu aujourd'hui, de toutes les sectes secrètes. Ce qui est écrit à l'aide d'hiéroglyphes est à la discrétion de tous ceux qui peuvent se servir de leur clef. Ce qui se transmet oralement reste, bien entendu, un secret impénétrable.

Un homme de valeur embrigadé dans ce troupeau d'aveugles se trouve donc paralysé par les serments qu'il a prêtés. Ainsi s'explique comment Danton laissa faire les massacres de septembre. Certes le cœur ne lui manquait pas, mais les victimes étaient des Iones mis au ban de la franc-maçonnerie, car c'est ainsi qu'il faut interpréter le titre de l'ouvrage de N. de Bonneville. Si, après l'avoir lu, on ne s'explique pas un si étrange contresens, tout s'illumine dès que l'on traduit *jésuite* par le chiffre 9. Les *jésuites chassés de la franc-maçonnerie* ce sont les neuf ou les Oën, c'est-à-dire la race d'Énée et de César dont descendaient les Capétiens et les chevaliers celtes.

Les jésuites avaient massé contre eux 20 millions d'adeptes qui avaient juré obéissance à leur mandataire Weisshaupt. Rien ne pouvait les sauver.

C'était ainsi que l'ancien monde était mené par les sectes secrètes et il en serait encore de même, si l'Église catholique n'avait pas renoncé à s'en servir.

Au siècle dernier, il ne devait pas y avoir moins de quatre ou cinq millions de maçons en France, si toutefois leur nombre total était de vingt millions, ce qui nous paraît raide. Aujourd'hui, il n'y en a pas deux cent mille, ce qui comprend à peu près l'ancien corps électoral de Louis-Philippe, comme nombre et composition. C'est assez pour pouvoir influencer sérieusement sur les élections, mais pas assez pour enchaîner la France, d'autant plus que presque tous les hommes d'une réelle valeur évitent aujourd'hui cette servitude des médiocrités.

Il est certain, au contraire, qu'à la fin du siècle dernier les vingt millions que comptait la franc-maçonnerie prirent part à la Révolution française, ce qui explique la facilité avec laquelle elle se propagea partout, sauf en Angleterre. Non seulement elle avait le nombre, mais encore elle avait l'argent que lui procuraient ses cotisations. Aussi, après avoir émancipé l'Amérique du Nord, elle ruina à jamais le régime monarchique dans tout le monde latin et libéra l'Amérique du Sud.

Telle fut l'œuvre des disciples de Loyola. La destruction alla plus loin qu'ils ne voulaient, puisqu'elle les détruisit tout les premiers, et que les jésuites d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus aux anciens que les francs-maçons de la rue Cadet à ceux du collège de Clermont. La preuve, c'est qu'au lieu de s'entendre, ils se font une guerre à mort.

La *carrelure de ventre*, dont les maçons actuels sont si vains, est un emblème de servitude religieuse qu'ils s'empresseraient probablement de quitter s'ils en connaissaient la signification. Leur nom même n'a plus de sens, car, d'après N. de Bonneville, l'anglais *free-mason* ne veut pas dire franc-maçon. « C'est, dit-il, le nom d'une race, et cette race n'est pas difficile à deviner. *Free-mason* rend assez exactement la prononciation du vieux français *for mæson* (à la porte, mæson). » Or, les trois dynasties qui se sont succédé en France se rattachaient à la divinité celto-ionique de l'Oën de la Meuse apportée par les druides et les argonautes, et cette divinité était lunaire, comme les druides. Les jésuites et la franc-maçonnerie solaire, qu'ils ont créée, représentaient la bourgeoisie romaine des villes, qui adorait le soleil infernal de



Mithra. Les templiers et les chevaliers portugais du Christ étaient des sectateurs de Mithra, dont le culte s'était conservé publiquement à Constantinople jusqu'au dixième siècle. Il résulte des épîtres de saint Paul que, lui aussi, avait été sectateur de Mithra, et que sa façon de comprendre le Christ, qu'il définissait le *pyr analiscon* ou « le feu qui consume », était mithriaque. C'étaient les doctrines mithriaques dont Molina s'était imprégné à l'Université de Coïmbre. Les roses-croix et les fendeurs étaient également mithriaques, comme toute l'Église d'Orient.

L'auteur anonyme de *la Conjuración contre l'Église catholique* donne les détails les plus curieux sur l'initiation des illuminés, qui était complètement mithriaque; et elle ne différait de celle des jésuites que par une adjonction de charlatanisme, dont se privaient les enfants de Loyola. Quant à leur parenté avec l'ordre des jésuites, l'auteur ne la nie pas.

« La preuve la plus évidente, dit-il, que les sectaires en font cas, c'est qu'ils ont cherché à le copier, quoi qu'ils eussent été les premiers à le décrier.

« Ce fut à Munich qu'ils convinrent d'adopter les *principes du régime jésuitique*, afin d'essayer s'ils pourraient, par son secours, venir à bout de renverser la religion chrétienne, que les jésuites avaient prêchée et défendue, avec tant de succès, contre tous les hérétiques. C'était par les collègues que les jésuites avaient commencé à réformer le peuple, en instruisant la jeunesse, en formant des associations ou congrégations de piété, où l'on expliquait les vérités de la religion chrétienne et où l'on invitait les enfants à la pratiquer. Les nouveaux illuminés roses-croix ont aussi adopté, pour base de leur système, de gagner la jeunesse, de la conduire par l'instruction, la lecture et la réflexion, de lui procurer l'entrée des loges franc-maçonnes, de la mettre en état d'y parler raison sur l'amélioration de l'espèce humaine, sur la manière de corriger le peuple et de le rappeler aux *principes des droits de l'homme*, aux connaissances utiles, au bon sens et à la raison pure, d'après laquelle on lui promet de la mettre en état de s'occuper des *changements nécessaires à faire dans les gouver-*

*nements de l'Europe, dans la législation, dans la politique.*

« Ces illuminés, qui n'admettent aucun rite extérieur, aucun chef visible, ne veulent pas dépendre des princes et des rois. Ils affectent même d'en relever les faiblesses, les erreurs, toutes les fautes qu'on peut leur imputer, afin d'affaiblir et d'anéantir leur autorité, pour y substituer un gouvernement idéal de leur invention, selon lequel l'homme soumis à sa seule raison ne reconnaîtrait que sa propre autorité. » (*Conjuration contre l'Église catholique et les souverains*, p. 155.)

## VI

Tel est le programme que les jésuites ont légué aux illuminés, et qui s'est réalisé, aussi complètement que possible, dans la constitution américaine, œuvre directe du rite d'Hérododot.

Était-ce involontairement qu'ils leur ont fait ce magnifique legs ? Il n'est pas possible de l'admettre, lorsqu'on voit quelle était la composition de l'ordre français des *illuminés* de Saint-Martin, telle que la donne lui-même le savant jésuite anonyme auquel nous avons emprunté ce qu'on vient de lire.

« Parmi les martinistes, on distingue, dit-il, les Bert..., les d'Esp..., les *évêques de B...*, la demoiselle de B..., des *prêtres*, des *religieux*, des célibataires, des femmes de tout rang. » (*Conjuration contre l'Église catholique et les souverains*, p. 202.) Or, l'ordre des chevaliers du Christ, du Saint-Sépulchre et du temple de Salomon, fondé à Lyon par saint Martin, avait précisément pour grand-maître le duc de Brunswick, qui présida, en Allemagne, le convent dans lequel Louis XVI et Gustave III furent condamnés à mort, comme chefs de la conspiration contre la religion catholique et contre la bourgeoisie, et il est probable que cette condamnation fut ratifiée par *les deux évêques et les religieux* cités ici parmi les disciples de saint Martin ; sinon, le duc de Brunswick n'eût pas accepté une pareille mission, puisque c'était les illuminés de France qu'il représentait à ce convent.

En effet, nous allons voir que le pacte de famine fut bien moins une coupable spéculation sur les grains qu'un complot

ourdi contre l'Église de Rome, à laquelle les rois de France se trouvaient liés par le serment du sacre. Ce serment limitait assez étroitement, en théorie du moins, leur pouvoir absolu, puisque le pacte conclu avec saint Remi leur déniait formellement l'hérédité de droit de la couronne. Ils devaient être choisis dans la race royale; mais ils n'exerçaient le droit de *jubet*, ou de commandement, qu'après avoir juré l'*asyle du sacre*, terme de basse latinité qui signifie « franchises » en général et, en particulier, celles du clergé. Or, ces franchises gênaient beaucoup les rois de France, qui n'auraient pas été fâchés de suivre l'exemple des souverains protestants et de mettre la main, comme eux, sur les biens de l'Église, pour fournir aux dépenses insensées d'une cour toujours endettée. Enfin, à chaque sacre, le chiffre de la *taille* à payer par les roturiers était fixé et débattu pour tout le règne, et ils ne devaient rien de plus au roi de ce qui lui avait été alloué.

Bien que ces franchises nous paraissent aujourd'hui bien mesquines, Turgot, qui supprima les corporations, dernier vestige des franchises plébéiennes, conseilla à Louis XVI de ne pas se soumettre à la cérémonie du sacre, qu'il considérait comme humiliante pour la royauté. Il est probable qu'il dût être vigoureusement appuyé, en cette occasion, par Marie-Antoinette; mais c'eût été un coup d'État trop audacieux pour le timide Louis XVI. Il préféra se laisser sacrer et violer son serment. Ce fut le motif de sa condamnation, comme de celle de Gustave III. Il ne semble pas que le délit qu'on lui reprochait eût trait aux franchises ecclésiastiques; sous ce rapport, ses convoitises, comme celles de son grand-père, restèrent à l'état platonique.

Le crime commis par les deux rois devait être un crime forestier, car l'arrêt de mort de Louis XVI se réfère à la rubrique *de rure bosco* du pacte de saint Remi.

Ce pacte était druidique, comme tout notre droit coutumier, ce qui veut dire qu'il ne s'écrivait point. Les druides rédigeaient tous leurs actes en vers, qui se transmettaient par la mémoire, avec le secours des hiéroglyphes. L'art d'interpréter ces hiéroglyphes se nommait l'*art royal*, vulgairement « blason ».

Le pacte de saint Remi devait être blasonné dans le livre, enrichi d'enluminures, que chaque roi recevait à son sacre. Nous n'avons jamais entendu dire qu'aucun de ces livres existât encore ; ils étaient probablement détruits au sacre suivant. S'il en est ainsi, l'ensemble du pacte de saint Remi doit être perdu, quoique les fragments qui en existent soient très nombreux.

D'après le droit druidique, le sol de la France était une forêt dont la propriété appartenait à la race d'Oën. Elle était divisée en *lots* ou *leudes*, dont les comtes du roi n'avaient d'abord que la jouissance viagère ; mais ils finirent par en usurper l'hérédité, quoiqu'il n'y eût pas d'autre propriétaire légal que la couronne. C'est, du reste, ce qui a lieu encore en Angleterre. Le clergé, héritier des druides, avait, comme eux, une part déterminée de ces lots, dont il n'avait, comme eux, que la jouissance viagère. Les cités n'étaient propriétaires que du sol qu'elles occupaient, qui leur avait été concédé à perpétuité. Le colon achetait au roi le droit de défricher la forêt, moyennant une redevance fixe nommée *taille*, du grec *telos*, qui veut dire « tribut ». Le montant de cette taille était fixé à chaque sacre et ne pouvait être changé qu'au sacre suivant. Ici, nous arrivons à un point où le droit de propriété druidique différerait complètement du droit moderne, issu de la Révolution. Le colon avait le *droit de vivre*, qui primait le droit de la couronne. Si, par suite de l'augmentation de la population, la terre indispensable à ses besoins venait à lui manquer, il avait le droit de défricher la forêt royale jusqu'au prorata de ce qu'il lui en fallait et de la transformer en *borie*, ou « ferme close », en donnant le denier 5, ou la moitié du produit. C'était l'objet du titre *De rure bosco* ou *Des bois et des champs*.

Sous Louis XV et Louis XVI, les paysans sollicitèrent constamment le défrichement des forêts et des terres *banales*, qui appartenaient à la couronne, quoique, en vertu du droit à la vie, ils y exerçassent le droit d'*affouage*, de *vaine pâture* et autres. En dépit du serment du sacre, le défrichement leur fut toujours refusé, contre compensation pécuniaire. Ce parjure entraînait de droit la condamnation à mort.

Gustave III, étant protestant, n'avait pas prêté au clergé le serment d'*asylum jubet*; mais il avait dû en prêter un de même valeur aux États suédois, de sorte qu'il était également parjure.

Se débarrasser du serment du sacre par une révolution religieuse, en lui substituant le pouvoir absolu favorisé par les doctrines de Luther et de Calvin, telle fut la pensée secrète de Louis XV et de Louis XVI. Aucun des dogmes de la foi n'était en jeu, car ils ne pouvaient adopter ni le luthérianisme, ni le calvinisme; mais le jansénisme était un calvinisme déguisé, capable de les conduire à ce qu'ils désiraient, sans une abjuration qui aurait été aussi mal accueillie par les catholiques que par les libres penseurs. Ces doctrines étaient appuyées par la franc-maçonnerie lunaire. Louis XIV l'avait désorganisée par l'expulsion des calvinistes, qui en faisaient tous partie. Il était urgent de la rétablir. Aussi, à la suite d'un accord secret avec le comte de Tessin, ambassadeur du roi de Suède, Louis XV rendit aux calvinistes la plupart des droits dont ils avaient été exclus. Cette restitution ne fut pas moins funeste à la France que la révocation de l'édit de Nantes.

Beaucoup d'entre eux s'étaient réfugiés à Genève, où ils avaient fondé des banques florissantes. Ils rentraient en France, exaspérés contre la bourgeoisie et contre les jésuites qui les avaient fait chasser. L'abbé Terray, le plus grand coquin de son siècle, proposa au roi de se liguier avec eux pour ruiner la bourgeoisie et arrêter l'expansion de la richesse populaire partout un système de mesures vexatoires, telles que de s'opposer à tout défrichement, de refuser aux marchands des bourgs ouverts l'abolition du code féodal qu'ils réclamaient instamment, d'envoyer les paysans rejoindre les régiments de milices provinciales à l'époque des semences, etc. Enfin, Louis XVI y adjoignit, comme couronnement, l'ordonnance de 1781, qui fermait aux bourgeois tous les grades de l'armée.

Le comte de Tessin avait fait remarquer à Louis XV que le chef de sa dynastie avait été huguenot; que les doctrines calvinistes assument bien mieux le pouvoir sans contrôle de

la royauté que celles des jésuites qui ne tendaient qu'à l'anéantir, et qu'elles délivraient les rois d'une soumission à l'Église aussi gênante que ridicule, puisqu'ils s'abaissaient à recevoir la couronne d'un prêtre romain qui, de sa propre autorité, s'était créé *roi des rois*, lorsque cette couronne, ils ne la tenaient en réalité que de leur sang *ione*. Telle avait été la cause du succès des doctrines de Luther et de Calvin auprès des princes de leur temps.

Louis XV n'aurait pas mieux demandé que de suivre publiquement leur exemple. En attendant des jours meilleurs, il se laissa affilier à la secte vaudoise de Zoar dont Marie-Antoinette porta les insignes jusque sur l'échafaud : c'était le fameux fichu qu'on nomme encore *Marie-Antoinette*.

Mais tout cela n'était que de l'enfantillage ; en 1764, Louis XV fit mieux. Grâce au concours de l'abbé Terray, qui avait déjà aidé M<sup>m</sup> de Pompadour à obtenir la dissolution de l'ordre des jésuites, un arrêté du conseil autorisa l'exportation des grains à l'étranger, sous prétexte de relever le prix des terres, mais en réalité pour affamer la plèbe et la bourgeoisie en enrichissant la cour par le doublement du droit des vingtièmes, et par le plus exécrable monopole dont l'exercice fut confié à une société d'accapareurs composée principalement de banquiers protestants.

Ce fut à cette occasion qu'on fit savoir au roi que son successeur périrait sur l'échafaud, et qu'il répondit : « Après moi le déluge. »

Cette infâme spéculation, connue sous le nom de *pacte de famine*, continua sous Louis XVI, car elle était devenue la principale ressource de la cour ; mais elle n'était qu'une des moindres parties de tout un système d'exactions et de spoliations destiné à arrêter l'essor national, pour murer la plèbe dans sa misère, en lui enlevant la seule protection qui lui fût restée, celle de l'Église, car *la Conjuration contre l'Église catholique et les souverains*, dénoncée par le savant réfuteur de N. de Bonneville, n'était pas une calomnie. Seulement il faut traduire *souverains* par *jesuites*, et les jésuites étaient en ce moment le seul rempart du catholicisme. *Le pacte de fa-*

*mine* fut donc dirigé avant tout contre le pacte de saint Remi défendu par l'Église. Voici un fait irrécusable qui suffirait à le prouver si le parti encyclopédique n'avait pas fonctionné ouvertement sous le couvert de M<sup>me</sup> de Pompadour et de son royal amant.

Le Prevôt de Beaumont, secrétaire du clergé de France, fut enfermé à la Bastille de 1768 à 1789 pour avoir dénoncé cette conspiration. On a de lui une lettre datée du donjon de Vincennes, le 24 septembre 1769, et adressée à M<sup>gr</sup> \*\*\* dans laquelle il se plaint d'avoir été tyrannisé depuis treize mois, « parce que, écrit-il, en vrai patriote et fidèle sujet du roi, je veux, pour le repos de ma conscience et le bien de tous les peuples de France, dénoncer au roi et à vous, monseigneur, la plus étonnante conspiration qui se soit faite contre le royaume depuis qu'il existe »; et il continue en suppliant le haut personnage auquel il s'adresse de l'entendre, en l'assurant qu'il espère lui démontrer que les plus grands maux de la France depuis cette époque viennent de la cause qu'il a à lui révéler.

Le Prevot n'en resta pas moins à la Bastille pendant toute la durée réelle du règne de Louis XVI, qui ne changea rien à la politique de son prédécesseur, sinon qu'il fut plus malade ou moins heureux.

Il ressort de la double lecture des *Jésuites chassés de la franc-maçonnerie*, et *Leur poignard brisé par les francs-maçons*, suivi de *la Conjuration contre l'Eglise catholique et les souverains, dont le projet fut conçu en France pour être exécuté dans l'univers, ouvrage qui achève de démasquer les francs-maçons et de confondre les philosophes et les sectaires de tout genre*, que la franc-maçonnerie était, à cette époque, un bouc émissaire commun aux deux partis, parce que, succédant à l'ancienne Basoche, elle servait de masque à deux sectes ennemies, liées réciproquement par le secret basochien ou maçonnique.

Toutes deux visaient à la sécularisation des biens de l'Église; mais l'une voulait en enrichir la cour et, l'autre, le peuple. L'une ne voulait se débarrasser du catholicisme que pour

compléter l'absolutisme royal par les doctrines de Luther et de Calvin; l'autre voulait le raffermir, comme étant la base la plus solide qu'on pût donner aux libertés populaires.

Toutes deux soldèrent des armées de sicaires, qui finirent par piller et massacrer pour leur propre compte, parce qu'ils n'avaient plus de chefs, ceux des deux factions ennemies s'étant mutuellement exterminés. Ainsi, on ne saurait douter que le 9 thermidor n'ait été une réaction *ione*; mais l'autel et le trône s'étaient écroulés ensemble, et il fallut la main de fer de Bonaparte pour tirer un ordre nouveau de ce sanglant chaos.

Telle est la filiation singulière des fameux principes de 89. Chrétiennement, ils remontent à saint Paul; mais on peut les considérer comme un legs de la race dorique et de la secte stoïque de Mithra. Conservés dans le patriarcat de Jérusalem, ils furent rapportés en plein monde féodal, au moment où prévalaient les doctrines *ioniques*, par les templiers, qui les transmièrent à l'ordre du Christ, qui les transmit aux jésuites, qui les transmirent aux *illuminés* et à l'ordre de *killwinning*, parce qu'ils n'auraient pu les faire prévaloir directement. Chacun de ces ordres a succombé, après avoir rempli sa mission providentielle. En France, de la franc-maçonnerie il ne reste plus qu'une ombre dont les jours sont comptés, parce qu'elle n'est plus qu'un véritable anachronisme dans un pays de suffrage universel. Cette institution ayant fait tout le bien qu'elle avait à faire, ne peut plus que faire du mal. C'est ce qu'elle prouve tout à loisir, en Espagne, en Italie et en Allemagne, où les *Iones* n'ont pas cessé de prédominer. C'est à eux qu'on doit le pacte monarchique et maçonnique de la triple alliance, nouveau pacte de famine non moins dangereux et non moins odieux que l'ancien, puisqu'il n'a, comme lui, d'autre objet que de maintenir la prédominance d'une caste militaire n'ayant plus de raison d'être, à l'état de civilisation où nous sommes arrivés, comme l'Amérique se charge surabondamment de nous le prouver.

G. D'ORCET.